

Hector de Saint-Denys Garneau
(1912-1943)



Poésies : oeuvres posthumes

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 71 : version 1.0
Janvier 2001

Hector de Saint-Denys Garneau est né à Montréal; sa famille est célèbre dans notre littérature : son arrière-grand-père est l'historien François-Xavier Garneau, et il est le petit-fils du poète Alfred Garneau. De son vivant, il n'a publié que de courts textes et un seul volume de poésie : *Regards et Jeux dans l'espace* en 1937. Mais il a laissé des poèmes et un journal.

L'oeuvre poétique de Saint-Denys Garneau peut se diviser en deux parts: d'abord, les *Regards et Jeux dans l'espace*, publiés du vivant de l'auteur, puis les "Oeuvres posthumes", qui se subdivisent en deux parts aussi: *Juvenilia* et *Poèmes retrouvés*.

Table

Juvenilia	6
Le pavyon de la France	7
Le dinosaure	8
Cruelle	11
Lucille.....	13
L'automne	14
L'heure du souvenir	15
La mort du fou.....	16
À monsieur Gaudin	17
Poèmes retrouvés.....	18
Ma maison.....	19
[Et j'évoque au retour]	20
Lassitude.....	21
Les pins	22
[Allez-vous me quitter]	23
Voix du vent	24
Pins	25
Silence	26
[Parole sur ma lèvre]	27
Tous et chacun.....	28
Glissement.....	29
La flûte	30
[Te voilà verbe]	31
Angoisse	32
[Quant à toi]	33
Mains	34
Lanternes	35
[Je me sens balancer].....	36
[Je sors vous découvrir]	37
Baigneuse	38
Musique.....	39
[C'est eux qui m'ont tué]	42
[On dirait que sa voix].....	43

[Au moment qu'on a fait la fleur]	44
[Identité]	45
[Un poème a chantonné tout le jour].....	47
[Ah ! Ce n'est pas la peine].....	48
[Figures à nos yeux]	49
[Mes paupières en se levant]	50
Ma solitude n'a pas été bonne.....	51
[Et cependant dressé en nous]	53
[Et jusqu'au sommeil]	54
[À propos de cet enfant]	55
[Une sorte de repos]	56
Dilemme	57
[Il y a certainement]	58
[Il vient une belle enfant]	59
[Des navires bercés]	60
[Quand on est réduit à ses os]	61
[Nous avons attendu de la douleur].....	62
[Bout du monde].....	63
[Nous des ombres].....	64
[C'en fut une de passage].....	65
Autre Icare.....	66
[Je regarde en ce moment]	67
Inventaire.....	68
[Nous allons détacher nos membres]	69
[Le bleu du ciel]	70
Monde irrémédiable désert.....	71
[Après tant et tant de fatigue].....	73
[Mon cher François]	75
[À part vingt-cinq fleurs]	76
[Après les plus vieux vertiges].....	77
[Au lecteur]	79
[L'avenir nous met en retard].....	80
[Les cheveux châtain].....	82
[Les cils des arbres].....	83
[Le diable, pour ma damnation]	84
[Et j'ai vécu].....	87
[Et je prierai ta grâce].....	88
[Et maintenant].....	89

[Faible oripeau]	91
[Il nous est arrivé des aventures].....	92
[J'avais son bras]	95
[Le jour, les hymnes].....	96
[Leur cœur est ailleurs]	98
[Mon dessein]	99
[Nous avons trop pris garde]	100
[On n'avait pas fini]	101
Poids et mesures	105
[Quitte le monticule]	106
Regards de pitié.....	108
Réponse à des critiques	109
[Un bon coup de guillotine]	110

Juvenilia

Le pavillon de la France

Nos armes qui porte nos drapeau
tricolor, qui brille sous les rayons d'or,
du soleil qui dès l'aube du jour,
les illumine tour à tour,

Moi je trouve que dehors,
moi je trouve que ça nous endore,
sous les sons de nos clairons et de nos
tanbours, c'est bien comme dans
les petits bourgs
de la France.

Le dinosaure

I

Il était gigantesque
Et son nom je vous dis
Était presque
Aussi grand que lui.

II

Il s'appelait Dinosaurus
Et puis ce n'est pas tout
Il s'appelait aussi Brontosaurus
Et Amphibie ; qu'en pensez-vous ?

III

Et savez-vous comment
Il a de ce monde disparu
Et que depuis ce temps
On ne l'a pas revu ?

IV

C'est ce que de vous dire
Il m'est venu l'idée
Et j'espère qu'à me lire
Vous vous amuserez.

V

Il était bien méchant,
Et vous pourrez vous-mêmes,
En juger, et peut-être plus méchant

Que je ne le trouve, vous le trouverez même

VI

Une fois dans un jardin,
Ce méchant animal
Était entré, où le chien
Était à son travail.

VII

Ce chien était le maître de la maison
Et lui dit d'une manière bien polie :
Monsieur, dont je ne connais pas le nom,
Vous n'avez pas d'affaire ici.

VIII

Mais l'autre se mit à rire
Et l'assomma ;
Et même il fit bien pire,
Il le mangea !

IX

Lorsque du chien la femme
Et les enfants virent cela
Ils prièrent Notre-Dame
De punir ce meurtrier-là.

X

Aussi leur prière
Fut exaucée, et l'Éternel
Le jeta dans la Mer
Et le changea en sel.

XI

Maintenant que j'ai satisfait
Votre curiosité,
Je vais vous dire ce qui arriverait
S'il n'avait cessé d'exister.

XII

Si en ce monde
Il était aujourd'hui
Nous serions de ce monde
Tous à jamais partis.

XIII

Car s'il avait
De vivre continué
Il nous aurait
Comme moucheron gobés.

Cruelle

I

Te souviens-tu Andrée
Quand nous allions tous deux
Dans le joli sentier ?
Alors, j'étais heureux !

II

Quand mes lèvres d'amant
Se posaient sur les tiennes
Dans un baiser fervent
Je te disais : « Je t'aime ! »

III

Te souviens-tu infidèle
De ces beaux soirs d'été
Qui par ta faute, cruelle
Sont pour moi déjà passés !

IV

Car en ce jour maudit :
Tu déchiras mon cœur
Lorsque : « Monsieur, tu me dis,
Cherchez l'amour ailleurs. »

V

Mais je ne cherche ailleurs
Pourtant pas cet amour
Et à quoi bon d'ailleurs

Malheureux, je le serai toujours

VI

Et cependant que pour sauver la tienne
Je donnerais avec amour ma vie
Toi, pour mettre un peu d'espoir dans la mienne
Tu ne me donnerais pas un seul baiser d'amie

VII

Et cependant mon amour repoussé
Reste et restera toujours pour toi cruelle
Vain amour je le sais,
Mais amour fidèle !

Lucille

Depuis que je vous ai quittée,
Oh ! ma belle Lucille,
Je voudrais toujours regarder
Vos beaux yeux aux longs cils.

Ma Lucille jolie,
Quand seul je sors, le soir,
Les étoiles me sourient
Mais pour moi tout est Noir !

Car, loin de vous chérie,
Mon cœur est toujours sombre ;
La mélancolie
Y vient jeter son ombre

Mais quand je vous reverrai
Votre sourire dissipera
Cette ombre, et bien-aimée,
Encore on parlera
Des beaux rêves futurs
Et des chagrins passés,
Près du ruisseau qui murmure,
Dans l'herbe pleine de rosée.

Note : *Lucille*, écrit en octobre 1926 quand j'étais épris de Lucille Londin. De St-D. G.

L'automne

Entre les feuilles aux vives couleurs
Le soleil aux rayons ardents
Se mire dans le ruisseau qui pleure
Y fait danser mille diamants.

Le moindre souffle de Borée
Produit une superbe envolée
D'or, de pourpre, de vermillon
Comme un nuage de papillons.

Et les feuilles ainsi emportées
Tombent sur la verte mousse
La couvrent d'un tapis coloré
Des teintes vertes jusques aux rousses.

Sous ce tapis le petit sentier
Disparaît presque tout entier
Comme le tapis disparaîtra
Sous la neige dans quelques mois.

Et les oiseaux transis de froid
Quittent nos ramiers et nos bois
Et partent par la voie des airs
Vont se chauffer dans les déserts.

L'heure du souvenir

Voici l'heure éplorée au parfum de lilas
Où l'on se ressouvient des choses que l'on regrette
L'heure où tout dans les bois et les plaines s'apprête
À l'oublieux sommeil des coeurs qui sont trop las

Voici l'heure éplorée où l'on entend les pas
Qu'on écoutait venir... où la brise répète
L'aveu qu'on nous a dit par un bleu soir de fête
Mais les yeux tant aimés, on ne les revoit pas

Voici l'heure éplorée au parfum de mystère
Où tout ne s'efface parmi le tremblement
Dernier du vent qui meurt, l'heure où tout va se taire

Où tout semble écouter la plainte de la terre
Et du dernier espoir l'évanouissement...
Voici l'heure éplorée aux sanglots solitaires

La mort du fou

L'avez-vous vue passer
Ici, la blonde fille
Au beau corps élancé,
À l'œil brun qui scintille
D'un éclat indompté ?

Vous l'avez vue aller
Là-bas, la blonde fille,
Et sa leste cheville
A gravi le rocher,
Et son corps s'est penché
Sur l'eau noire qui brille
Et puis s'est élancé !

Ha ! Ha ! La blonde fille !
Ha ! Ha ! Son fiancé !
Non ! Laissez-moi passer !
Ha ! Ha ! je vais aller.
Au fond pour l'embrasser !

À monsieur Gaudin

Pauvre homme, je te plains ! Ton talent est mal sûr
Pour se moquer de ceux qu'a couronné la gloire.
Celui qui délirait, pendant quelque nuit noire,
« Je suis hanté : l'azur, l'azur, l'azur, l'azur ! »
Celui-là, je le crois, doit bien ne pas entendre
Tes méchants vers, ta pire prose. Oh ! je te plains !
Osas-tu bien lever tes yeux de rancoeur pleins
Et ton regard borné osa-t-il bien s'étendre
Jusqu'à ce grand poète, et l'as-tu regardé
Dans les yeux ? Mon petit, son âme était trop belle
Pour que tu la comprennes. Et tu te moques d'elle,
Mais ta rage, petit, n'a pas pu l'insulter.
Il est trop grand pour toi ; cherche de moins sublimes
Pour soulager ta bile et calmer ta rancoeur,
Car ta voix est trop faible et ton verbe moqueur
Est trop grêle et chétif pour atteindre à la cime
Qu'il habite là-haut. Il faut t'en prendre à toi,
À ta sottise, être borné, à la pâleur,
À ton cœur indigent de beauté, sans ardeur
Que celle qui s'efforce avec son souffle froid
D'insulter aux élus que le ciel divinise.
Tu fais un peu penser à quelque enfant chétif
Qui de son bras mal sûr lance des cailloux gris
Pour tuer le soleil ! Ainsi, dans leur sottise,
Les mots vils et petits que tu lances en l'air,
N'atteignant pas le dieu tout au haut de l'Éther,
Retombent sur le nez piteux de ta bêtise !

Poèmes retrouvés

Ma maison

Je veux ma maison bien ouverte,
Bonne pour tous les miséreux.

Je l'ouvrirai à tout venant
Comme quelqu'un se souvenant
D'avoir longtemps pâti dehors,
Assailli de toutes les morts
Refusé de toutes les portes
Mordu de froid, rongé d'espoir

Anéanti d'ennui vivace
Exaspéré d'espoir tenace

Toujours en quête de pardon
Toujours en chasse de péché.

[Et j'évoque au retour]

Et j'évoque au retour dans l'ombre coutumière
qui s'allonge déjà au déclin des coteaux
[...] le front serein et beau
Où s'attarde et fleurit l'éternelle lumière

Lassitude

Je ne suis plus de ceux qui donnent
Mais de ceux-là qu'il faut guérir.
Et qui viendra dans ma misère ?
Qui aura le courage d'entrer dans cette vie à moitié morte ?
Qui me verra sous tant de cendres,
Et soufflera, et ranimera l'étincelle ?
Et m'emportera de moi-même,
Jusqu'au loin, ah ! au loin, loin !
Qui m'entendra, qui suis sans voix
Maintenant dans cette attente ?
Quelle main de femme posera sur mon front
Cette douceur qui nous endort ?
Quels yeux de femme au fond des miens,
au fond de mes yeux obscurcis,
Voudront aller, fiers et profonds,
Pourront passer sans se souiller,
Quels yeux de femme et de bonté
Voudront descendre en ce réduit
Et recueillir, et ranimer
et ressaisir et retenir
Cette étincelle à peine là ?
Quelle voix pourra retentir,
quelle voix de miséricorde
voix claire, avec la transparence du cristal
Et la chaleur de la tendresse,
Pour me réveiller à l'amour, me rendre à la bonté,
m'éveiller à la présence de Dieu dans l'univers ?
Quelle voix pourra se glisser, très doucement, sans me briser,
dans mon silence intérieur ?

Les pins

Les grands pins, vous êtes pour moi semblables à la mer.
La rythmique lenteur de vos balancements,
Vos grands sursauts quand vous luttez contre le vent,
Vos rages soudaines,
Vos révoltes,
Ces grandes secousses qui jaillissent de vos racines,
De vos racines inébranlables,
Et tout le long du tronc,
Tout au long du centre résistant
(Les secousses qui s'amortissent dans les racines, dans le
tronc, où tout meurt dans la paix et le calme.)
S'en vont mourir à votre surface
Dans le vert glauque des feuillages
Qui frémissent au vent dur
Et votre faîte se renverse comme une tête cabrée.
Chaque tête de la forêt frémit,
Mais d'un frisson intérieur
Qui circule à travers le bois élastique des troncs (tendus)
Dans la grande masse de la forêt
De sorte que c'est bien semblable à la mer.

[Allez-vous me quitter]

Allez-vous me quitter vous toutes les voix
Vais-je vous perdre aussi chacune et toutes
La symphonie et chaque parole
Mon coeur va-t-il être encore comme si vous n'étiez pas
Ce vide qui ne tient pas compte
Qui ne retient pas ce qui est.

Voix du vent

La grande voix du vent
Toute une voix confuse au loin
Puis qui grandit en s'approchant, devient
Cette voix-ci, cette voix-là
De cet arbre et de cet autre
Et continue et redevient
Une grande voix confuse au loin

Pins

Vert duvet
Bleus flocons légers
Contre les feuilles,
Argent vert

Silence

Toutes paroles me deviennent intérieures
Et ma bouche se ferme comme un coffre
 qui contient des trésors
Et ne prononce plus ces paroles dans le temps,
 des paroles en passage,
Mais se ferme et garde comme un trésor
 ses paroles
Hors l'atteinte du temps salissant, du temps passager.
Ses paroles qui ne sont pas du temps
Mais qui représentent le temps dans l'éternel,
Des manières de représentants
Ailleurs de ce qui passe ici,
Des manières de symboles
Des manières d'évidences de l'éternité qui passe ici,
Des choses uniques, incommensurables,
Qui passent ici parmi nous mortels,
Pour jamais plus jamais,
Et ma bouche est fermée comme un coffre
Sur les choses que mon âme garde intimes,
Qu'elle garde
Incommunicables
Et possède ailleurs.

[Parole sur ma lèvre]

Parole sur ma lèvre déjà prends ton vol,
tu n'es plus à moi
Va-t'en extérieurement, puisque tu l'es déjà
ennemie,
Parmi toutes ces portes fermées.
Impuissant sur toi maintenant dès ta naissance
Je me heurterai à toi maintenant
Comme à toute chose étrangère
Et ne trouverai pas en toi de frisson fraternel
Comme dans une fraternelle chair qui se moule
à ma chair
Et qui épouse aussi ma forme changeante.

Tu es déjà parmi l'inéluctable qui m'encerclé
Un des barreaux pour mon étouffement.

Tous et chacun

Tous et chacun, chacun et tous, interchangeable
Deux mots,
Signes
De l'ineffable identité
Où prend lumière tout le poème

Nature, tu m'as chanté
Le duo à voix équivoques,
Immatériel balancement
Par delà l'opacité du nombre,
Flux et reflux de la même onde, ô l'onde unité,
Vagues renaissantes infiniment
Et pour rôle de dérouler
La lumière jusque sur le rivage

Celui-ci, celui-là, faites-vous plus qu'une seule chair
Pour l'amour de mon âme qui vous maria.

Tous et chacun réversibles,
Et je n'ai pu souvent pour cet échange
Que vous accoupler.

Glissement

Qu'est-ce que je machine à ce fil pendu
À ce fil une étoile à la lumière,
Vais-je mourir là pendu
Ou mourir un noyé fatigué de l'épave

Glissement dans la mer qui vous enveloppe
Une véritable soeur enveloppante
Et qui transpose la lumière en descendant
La conserve à vos yeux pour les emplir

Souviens-toi de la mer qui t'a bercé,
Vieux mort bercé au glissement de ce parcours
Accompagné de lumière verte,
Qui troublas d'un remous l'ordonnance de ses réseaux
À travers les couches de l'onde innombrable ;
Et maintenant dans les fonds calmes caressé d'algues
Souviens-toi des vagues et leurs bercements
Vieux mort enfoui dans les silences sous-marins.

La flûte

Si près de l'émotion :
Le souffle est là, la flûte l'épouse,
Tout près,
Tout contre le souffle.

[Te voilà verbe]

Te voilà verbe en face de mon être
un poème en face de moi
Par une projection par-delà moi
de mon arrière-conscience
Un fils tel qu'on ne l'avait pas attendu
Être méconnaissable, frère ennemi.
Et voilà le poème encore vide qui m'encercle
Dans l'avidité d'une terrible exigence de vie,
M'encercle d'une mortelle tentacule,
Chaque mot une bouche suçante, une ventouse
Qui s'applique à moi
Pour se gonfler de mon sang.

Je nourrirai de moelle ces balancements.

Angoisse

Et ma douleur même et cette soif se désagrègent
Et me voilà dans une grande chambre vide
Condensant quelques phrases d'un livre

[Quant à toi]

Quant à toi dépasse la tour,
Allonge la main au faîte de la tour
Et fais signe à ceux qui n'ont pas de vue au-dedans.

Fais ce silence et parle ces signes
Afin qu'on sache qu'il est des choses dans la tour
Que là-dedans vit quelque chose qu'on ne voit pas
Mais existe, une perle précieuse.

Mains

Mes mains ne vous embrassez pas
Ce soir que ma vie flue par tous mes pores
Ne vous embrassez pas dans le stérile embrassement
de vous-mêmes
Mais joignez-vous saintes que vous pouvez être
Joignez-vous je vous prie
Ô saintes mains
Pour l'impondérable prière
Et tantôt ouvrez-vous claires
Pour le rayonnement de ce que vous reçûtes

Lanternes

Vieilles
Pauvres lumières pendues
Immobiles parmi la fumée
Comme des silences perdus
Qu'est-ce que vous faites là, et qu'est-ce
Je vous prie que vous regardez
Lumières pendues mortes

La tristesse comme vous des sourires tout faits
Et des regards alentour
Comme vous suspendus
Aux seins branlants des danseuses de bazar

Rouges et vertes et bleues
Pauvres que vous êtes
Vieilles,
Mortes.

[Je me sens balancer]

Je me sens balancer à la cime d'un arbre
Non ces voix de femmes vous n'entamerez pas
La pureté de mon chant
Et si vous m'êtes hier fraternelles
Cette chaleur étouffée où je m'endormirais
J'ai trouvé ce soir dans ce cimier
Parmi le froissement des feuilles comme une onde
Le refuge parmi l'air clair espéré
La vie dans le souvenir de la fraîcheur

[Je sors vous découvrir]

Je sors vous découvrir ailleurs les poètes
Chacun ailleurs en dehors de cette petite vie
J'irai vous découvrir parmi la vie de tout le monde
Et la mort de tout le monde
Où tous ont étalé la fuite de leur vie sur le plancher
Pas chez moi, je vous en prie.

C'est là que vous allez vous éveiller
Me décomposer tout l'univers
Devant moi et le reconstruire
À débordement de tous cadres.

Baigneuse

Ah le matin dans mes yeux sur la mer
Une claire baigneuse a ramassé sur elle
toute la lumière du paysage.

Musique

Musique pour moi ce soir, lointaine,
 Dévoilée au loin tu transportes là-bas mon âme
 Chanson des collines rythmes
 Que la distance réunit en ces faisceaux
 Bouquet du paysage horizontal.

Est-ce que les enfants n'entendent pas cela
 tout le jour

Et les anges,
 Ces paysages réunis dans une seule lumière

* * *

Tu me parles paroles inouïes,
 Bouleversements de tout le coeur,
 bercements jusqu'à l'infini des espoirs commencés,
 Des amours esquissés à peine enveloppés d'un geste
 Et qu'un désir à peine a fleuri dans mes yeux
 Et les départs à peine pour de lointaines contrées
 Sourires dans l'inconnu

Ou larmes vous si cherchées
 Larmes à boire liqueur enivrante du coeur
 Qui coulez en dedans
 Jusqu'au trop plein de ce coeur qui s'écroule
 Adorable mine.

Et ces fureurs

* * *

Que je t'accueille amie
 Tu feras divine la torture

Et cet amour mort comme un pays
 Épanoui qui se déroule au soleil immobile
 D'un jour que les heures n'ont pas mangé
 Tu rendras sang à ces souvenirs
 Déjà qui s'estompent
 Ou qui restent dans la chambre au fond

De ce coeur toujours désaffecté
 Où passèrent tant de roses sans fleurir
 Et fleurs sans coeur au sein de la corolle
 Et corolles trop tôt fanées déjà
 Qui êtes tombées au milieu même de ces bercements
 Prodigés par l'air du soir à votre soif
 Et de ce désaltèremment de la matinale fraîcheur

* * *

Musique pour moi tu donnes ce soir
 Vie ailleurs quasiment saintement joie (ailleurs)
 À ces choses mortes hier
 À ces commencements de jours mort-nés
 À ces espoirs enfin de fidélité parmi la ferveur
 Et renouvellement de toute la terre à l'aurore

Musique chère sœur,
 Amie ce soir bientôt délaissée

* * *

Et tu m'emplis, moi bassin
 Toi fontaine comme inépuisable de là-haut
 Par ton inépuisable source d'on ne sait où.

* * *

Te voilà mienne en mes mains, ces âmes méritantes
 de mon corps,
 Mienne éternelle en passage

Par ces mains-ci, par ces quêteuses de tendresse
Et que rien n'a comblées
Nécessités à des plénitudes absolues
Mains qui ne sont pas heureuses.

Ces tristes voyez-vous, ces vides
Voulantes assoiffées mains désirantes
À qui je dis ce soir de se taire et que ce ne seront
pas elles

Ces mains de chair pâles
Qui posséderont.

* * *

Tu transformes ce désir perdu
Éparpillé poussière à tous les vents de la journée
En celui de saisir et posséder ici ma vie
Ma vie inaccessible et mon âme trop lointaine

De les posséder enfin des fleurs

[C'est eux qui m'ont tué]

C'est eux qui m'ont tué
Sont tombés sur mon dos avec leurs armes, m'ont tué
Sont tombés sur mon coeur avec leur haine, m'ont tué
Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris, m'ont tué

C'est eux en avalanche m'ont écrasé
Cassé en éclats comme du bois

Rompu mes nerfs comme un câble de fil de fer
Qui se rompt net et tous les fils en bouquet fou
Jaillissent et se recourbent, pointes à vif

Ont émietté ma défense comme une croûte sèche
Ont égrené mon coeur comme de la mie
Ont tout éparpillé cela dans la nuit

Ils ont tout piétiné sans en avoir l'air,
Sans le savoir, le vouloir, sans le pouvoir,
Sans y penser, sans y prendre garde
Par leur seul terrible mystère étranger
Parce qu'ils ne sont pas à moi venus m'embrasser

Ah ! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement.

[On dirait que sa voix]

On dirait que sa voix est fêlée
Déjà ?
Il rejoint parfois l'éclat du rire
Mais quand il est fatigué
Le son n'emplit pas la forme
C'est comme une voix dans une chaudière
Cela s'arrête au milieu
Comme s'il ravalait le bout déjà dehors
Cela casse et ne s'étend pas dans l'air
Cela s'arrête
 et c'est comme si ça n'aurait pas dû commencer
C'est comme si rien n'était vrai

Moi qui croyais que tout est vrai à ce moment
Déjà ?
Alors, qu'est-ce qui lui prend de vivre
Et pourquoi ne s'être pas en allé ?

[Au moment qu'on a fait la fleur]

Au moment qu'on a fait la fleur
De tout notre amour plongé en elle
Quand la fatigue tout à coup la fane entre nos doigts
Quand la fatigue tout à coup surgit alentour
Et s'avance sur nous comme un cercle qui se referme
L'ennemie qu'on n'attendait pas s'avance
Et commence par effacer le monde hors de nous
Efface le monde en s'approchant,
Vient effacer la fleur entre nos mains
Où notre amour était plongé et fleurissait
Notre amour alors dépossédé rentre en nous
Reflue en nous et nous prend au dépourvu
Nous gonfle d'un flot trop lourd
Nous abat d'un vertige inattendu
Et nous sommes épouvantés
Et comme désarmés devant cette parole
Devant la tristesse de la parole de la chair
Qu'on n'attendait pas et qui nous frappe
comme un soufflet au visage.

[Identité]

Identité

Toujours rompue

Le pas étrange de notre coeur
Nous rejoint à travers la brume
On l'entend
 quel drôle de cadran

Le noeud s'est mis à sentir
Les tours de corde dont il est fait

Une chambre avec meubles
Le cadran sur la console
Tout cela fait partie de la chambre
On regarde par la fenêtre
On vient s'asseoir à son bureau
On travaille
On se repose
Tout est tranquille
Tout à coup : tic tac
L'horloge vient nous rejoindre par les oreilles
Vient nous tracasser par le chemin des oreilles
Il vient à petits coups
Tout casser la chambre en morceaux

On lève les yeux ; l'ombre a bougé la
cheminée
L'ombre pousse la cheminée
Les meubles sont tout changés

Et quand tout s'est mis à vivre tout seul
Chaque morceau étranger
S'est mis à contredire un autre

Où est-ce qu'on reste
Qu'on demeure
Tout est en trous et en morceaux.

[Un poème a chantonné tout le jour]

Un poème a chantonné tout le jour
 Et n'est pas venu
 On a senti sa présence tout le jour
 Soulevante
 Comme une eau qui se gonfle
 Et cherche une issue
 Mais cela s'est perdu dans la terre
 Il n'y a plus rien

On a marché tout le jour comme des fous
 Dans un pressentiment d'équilibre
 Dans une prévoyance de lumière possible
 Comme des fous tout à coup attentifs
 À un démêlement qui se fait dans leur cerveau
 À une sorte de lumière qui veut se faire
 Comme s'ils allaient retrouver ce qui leur manque
 La clef du jour et la clef de la nuit

Mais ils s'affolent de la lenteur du jour à naître
 Et voilà que la lueur s'en re-va
 S'en retourne dans le soleil hors de vue
 Et une porte d'ombre se referme
 Sur la solitude plus abrupte
 Et plus incompréhensible.

Le silence strident comme une note unique
 qui annihile le monde entier
 La clef de lumière qui manque
 au coffre de tous les trésors

[Ah ! Ce n'est pas la peine]

Ah ! ce n'est pas la peine qu'on en vive
Quand on en meurt si bien
Pas la peine de vivre
Et voir cela mourir, mourir
Le soleil et les étoiles

Ah ! ce n'est pas la peine de vivre
Et de survivre aux fleurs
Et de survivre au feu, des cendres
Mais il vaudrait si mieux qu'on meure
Avec la fleur dans le coeur
Avec cette éclatante
Fleur de feu dans le coeur.

[Mes paupières en se levant]

Mes paupières en se levant ont laissé vides mes yeux
Laisse mes yeux ouverts dans une grande solitude
Et les serviteurs de mes yeux ne sont pas allés
Mes regards ne sont pas allés comme des glaneuses
Par le monde alentour
Faire des gerbes lourdes de choses
Ils ne rapportent rien pour peupler mes yeux déserts
Et c'est comme exactement s'ils étaient demeurés en dedans
Et que la porte fût restée fermée.

Ma solitude n'a pas été bonne

Ma solitude au bord de la nuit
N'a pas été bonne
Ma solitude n'a pas été tendre
À la fin de la journée au bord de la nuit
Comme une âme qu'on a suivie sans plus attendre
L'ayant reconnue pour sœur

Ma solitude n'a pas été bonne
Comme celle qu'on a suivie
Sans plus attendre choisie
Pour une épouse inébranlable

Pour la maison de notre vie
Et le cercueil de notre mort
Gardien de nos os silencieux
Dont notre âme se détacha.

Ma solitude au bord de la nuit
N'a pas été cette amie
L'accompagnement de cette gardienne

La profondeur claire de ce puits
Le lieu de retrait de notre amour
Où notre cœur se noue et se dénoue
Au centre de notre attente

Elle est venue comme une folie par surprise
Comme une eau qui monte
Et s'infiltré au-dedans
Par les fissures de notre carcasse
Par tous les trous de notre architecture
Mal recouverte de chair
Et qui laissent ouverte

Les vers de notre putréfaction.

Elle est venue une infidélité
Une fille de mauvaise vie
Qu'on a suivie
Pour s'en aller
Elle est venue pour nous ravir
Dans le cercle de notre lâcheté
Et nous laisser désemparés
Elle est venue pour nous séparer.

Alors l'âme en peine là-bas
C'est nous qu'on ne rejoint pas
C'est moi que j'ai déserté
C'est mon âme qui fait cette promenade cruelle
Toute nue au froid désert

Durant que je me livre à cet arrêt tout seul
À l'immobilité de ce refus
Penché mais sans prendre part au terrible jeu
À l'exigence de toutes ces petites
Secondes irremplaçables.

[Et cependant dressé en nous]

Et cependant dressé en nous
Un homme qu'on ne peut pas abattre
Debout en nous et tournant le dos à la direction
de nos regards
Debout en os et les yeux fixés sur le néant
Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi.

[Et jusqu'au sommeil]

Et jusqu'au sommeil perdu dont erre l'ombre
autour de nous sans nous prendre
Estompe tout, ne laissant que ce point en moi
lourd lourd lourd
Qui attend le réveil au matin pour se mettre
tout à fait debout
Au milieu de moi détruit, désarçonné, désemparé,
agonisant.

[À propos de cet enfant]

À propos de cet enfant qui n'a pas voulu mourir
 Et dont on a voulu choyé au moins l'image
 comme un portrait dans un cadre dans un salon
 Il se peut que nous nous soyons trompés
 exagérément sur son compte.
 Il n'était peut-être pas fait pour le haut sacerdoce
 qu'on a cru
 Il n'était peut-être qu'un enfant comme les autres
 Et haut seulement pour notre bassesse
 Et lumineux seulement pour notre grande ombre
 sans rien du tout
 (Enterrons-le, le cadre avec et tout)

Il nous a menés ici comme un écureuil qui nous perd
 à sa suite dans la forêt
 Et notre attention et notre ruse s'est toute gâchée
 à chercher obstinément dans les broussailles
 Nos yeux se sont tout énervés à chercher son saut et là
 dans les broussailles à sa poursuite.

Toute notre âme s'est perdue à l'affût
 de son passage (qui nous a) perdus
 Nous croyions découvrir le monde nouveau
 à la lumière de ses yeux
 Nous avons cru qu'il allait nous ramener
 au paradis perdu.

Mais maintenant enterrons-le, au moins le cadre
 avec l'image
 Et toutes les tentatives de routes
 que nous avons battues à sa poursuite
 Et tous les pièges attrayants que nous avons tendus
 pour le prendre.

[Une sorte de repos]

Une sorte de repos
à regarder un ciel passant

Tout ce qui pèse fut relégué
Le désespoir pas de bruit dort sous la pluie

La Poésie est une Déesse
dont nous avons entendu parler

Son corps trop pur pour notre coeur
Dort tout dressé
Par bonheur c'est de l'autre côté

Nous n'entreprendrons pas maintenant
De lui voler des bijoux
qu'elle n'a pas étant nue.

Dilemme

Mais les vivants n'ont pas pitié des morts
Et que feraient les morts de la pitié des vivants
Mais le coeur des vivants est dur comme un bon arbre et ils
s'en vont forts de leur vie
Pourtant le coeur des morts est déjà tout en sang et occupé
d'angoisse depuis longtemps
Et tout en proie aux coups, trop accessible aux coups à travers
leur carcasse ouverte
Mais les vivants passant n'ont pas pitié des morts
qui restent avec leur coeur au vent sans abri.

[Il y a certainement]

Il y a certainement quelqu'un qui se meurt
J'avais décidé de ne pas y prendre garde et de laisser
tomber le cadavre en chemin
Mais c'est l'avance maintenant qui manque
et c'est moi
Le mourant qui s'ajuste à moi.

[Il vient une belle enfant]

Il vient une belle enfant avec des yeux neufs
pour visiter

– Nous allons vous faire visiter nos cercueils

Ce n'est pas un bien beau pays mais nous
allons vous le faire voir

Nous sommes un peu surpris de votre venue,
nous n'attendions plus rien.

– Non, je ne veux pas plutôt les prairies à la lumière

– Nous mourrions à la lumière, vous n'y pensez pas.

C'est hors de question.

– Alors j'aime mieux m'en aller...

[Des navires bercés]

Des navires bercés dans un port

Doux bercement avec des souvenirs de voyages

Puis on trouve seuls les souvenirs errants

qui reviennent et ne trouvent pas de port

souvenirs sans port d'attache

Trouvent le port déserté

Un grand lieu vide sans vaisseaux.

[Quand on est réduit à ses os]

Quand on est réduit à ses os
Assis sur ses os
couché en ses os
avec la nuit devant soi.

[Nous avons attendu de la douleur]

Nous avons attendu de la douleur

Qu'elle modèle notre figure à la dureté magnifique de nos os

Au silence irréductible et certain de nos os

À ce dernier retranchement inexpugnable de notre être

Qu'elle tende à nos os clairement la peau de nos figures

La chair lâche et troublée de nos figures

qui crèvent à tout moment et se décomposent

Cette peau qui flotte au vent de notre figure, triste oripeau.

[Bout du monde]

Bout du monde ! Bout du monde ! Ce n'est pas loin !
On croyait au fond de soi faire un voyage à n'en plus finir
Mais on découvre la platitude de la terre
 La terre notre image
Et c'est maintenant le bout du monde cela
 Il faut s'arrêter
 On en est là

Il faut maintenant savoir entreprendre le pèlerinage
Et s'en retourner à rebrousse pas de notre venue
Avec le dépit à nos troussees de cette déconvenue
Et s'en retourner à contre-courant de notre mirage
Sans tourner la tête aux nouvelles voix de notre richesse
On a déjà trop attendu au bord d'un arrêt tout seul
On a déjà perdu trop de coeur à s'arrêter.

Nous groupons alentour de l'espace de ce que nous n'avons pas
La réalité définitivement acceptable de ce que nous pourrions avoir
Des colonies et des possessions et toute une ceinture d'îles
Faites à l'image et amorcées par ce point au milieu
 central de ce que nous n'avons pas
 Qui est le désir.

[**Nous des ombres**]

Nous des ombres de cadavres elles des réalités
de cadavres, des os de cadavres,
Et quelle pitié nous prend (et quelle admiration)
ombres consciences de cadavres
Et terreur fraternelle nous prend
Devant cette réponse faite
Cette image offerte
Os de cadavres.

[C'en fut une de passage]

C'en fut une de passage
dans notre monde
Une fin de semaine une heure
quelle importance a le temps
Pour visiter notre monde notre ville
notre espèce de monde

À vrai dire c'est une reine qui a le droit de vivre
Cette visite nous a fait plaisir malgré notre
crainte des vivants
Quand elle est venue cela a bien fait
un peu mal à nos yeux
Mais cela a fait à nos yeux du bien

Elle nous a dit faites-moi visiter
Elle ne nous a pas connus tels que nous étions
Étant tout à son désir et sa curiosité
Elle nous a dit faites-moi visiter le monde
Nous l'avons prise par la main alors
Un peu mal à l'aise parce qu'elle n'était pas une compagnie familière
Et que son pas n'avait pas la même allure que le nôtre
Nous sommes un peu trop habitués à l'allure de notre propre pas
Les reines nous déconcertent quelque peu

Autre Icare

Cela tient du vent, cela tient au vent.
Cela n'est qu'un accroc que l'on fait au passage,
Un noeud que l'on fait au fil fugace du temps

Et nous sentons bien qu'à travers ce mince filet qu'on a fait,
Ces faibles appuis qu'on a pris sur le cours de notre en-allée
Et ces liens ingénieux tendus à travers des espaces trop vides,

Il n'y a qu'un cri au fond qui persiste,
Il n'y a qu'un cri d'un lien persistant

Où les tiges des fruits sont déjà rompues,
Toutes les attaches des fleurs et pétales de fleurs sont déjà rongés,
Où ces ailes de plumes de notre coeur de cire sont déjà détachées
Et plumes au vent, plumes flottant au vent par-dessus cette noyade
Sans port d'attache.

[Je regarde en ce moment]

Je regarde en ce moment sur la mer et je vois
un tournoiement d'oiseaux
Alentour de je ne sais quel souvenir des mâts
d'un bateau péri
Qui furent sur la mer jadis leur port d'attache

Et c'est à ce moment aussi que j'ai vu fuir
Un bateau fantôme à deux mats déserts
Que les oiseaux n'ont pas vu, n'ont pas reconnu
Alors il reste dans le ciel sur la mer
Un tournoiement d'oiseaux sans port d'attache.

Inventaire

Cet enfant qu'on a dit
n'a pas eu le sort qu'il fallait

Il est venu au monde dans les conditions décevantes

Au milieu d'horribles animaux dont les pires ne sont pas les
bêtes féroces

Qui l'eussent (peut-être) mangé en bas âge pour son plus
grand bien

Mais il y a tous les rongeurs qui ne changent rien à l'affaire.

[Nous allons détacher nos membres]

Nous allons détacher nos membres et les mettre
en rang pour en faire un inventaire
Afin de voir ce qui manque
De trouver le joint qui ne va pas
Car il est impossible de recevoir assis tranquillement
la mort grandissante.

[Le bleu du ciel]

Le bleu du ciel et la lumière coulant en nous
nous avaient servi d'espérance durant ce jour
Mais nous avons eu toutefois toujours la crainte secrète
qui ne nous quitte plus de ce retour au port
de notre désolation
Où nous sommes arrivés maintenant malgré la beauté
de la nuit qu'il fait par-dessus nous
Retirés de la haute mer, de notre repos sur la mer
de tous nos voyages sur la mer vaste et claire
Par on ne sait quel courant contraire derrière nous qui
nous reprend avec une obstination désespérante
Et nous reporte à l'écrasement de ce maelström
Lequel nous relâche à la surface au moment où nous
allions enfin périr.

Monde irrémédiable désert

Dans ma main
Le bout cassé de tous les chemins

Quand est-ce qu'on a laissé tomber les amarres
Comment est-ce qu'on a perdu tous les chemins

La distance infranchissable
Ponts rompus
Chemins perdus

Dans le bas du ciel, cent visages
Impossibles à voir
La lumière interrompue d'ici là
Un grand couteau d'ombre
Passe au milieu de mes regards

De ce lieu délié
Quel appel de bras tendus
Se perd dans l'air infranchissable

La mémoire qu'on interroge
À de lourds rideaux aux fenêtres
Pourquoi lui demander rien ?
L'ombre des absents est sans voix
Et se confond maintenant avec les murs
De la chambre vide.

Où sont les ponts les chemins les portes
Les paroles ne portent pas
La voix ne porte pas

Vais-je m'élancer sur ce fil incertain
Sur un fil imaginaire tendu sur l'ombre

Trouver peut-être les visages tournés
Et me heurter d'un grand coup sourd
Contre l'absence

Les ponts rompus
Chemins coupés
Le commencement de toutes présences
Le premier pas de toute compagnie
Gît cassé dans ma main.

[Après tant et tant de fatigue]

Après tant et tant de fatigue
Espoir d'un sommeil d'enfant

Un repos enfin meilleur
Après tous les sommeils noirs
Un bon repos nous invite

Ce soir à la fraîcheur des draps
La blancheur de l'oreiller
À l'abandon de la nuit

Au bonheur de s'endormir
Le coeur déjà délié
L'âme déjà allégée

Misérable dépaysé
Par le bonheur d'aller dormir

Non plus le plongeon de rage dans le noir
Non plus la fin du courage
Non plus la mort au mirage
Désespoir

Ma misère est effacée
Mais qui nous a visité
Et comment renouvelé
Pour que nous retrouvions ce soir
Confiance et la chaleur
De s'endormir en oiseau
D'être enfant pour s'endormir
Dans la fraîcheur de son lit
Dans la bonté protectrice
Qui flotte deux dans le noir

Qui nous a renouvelé
Sainte Vierge ? Mes souliers
Sont sous mon lit doucement

Qui nous a tout récemment
Retourné si simplement
Tout faux détour effacé
Reposé si simplement
En ce lieu d'être un enfant
Qui s'endort doux et confiant

S'endormir à coeur ouvert
Mince feuille, endroit, envers
De s'en aller en sommeil
En musique de sommeil
Par ondes qui nous pénètre
Simplement et bonnement
Comme on s'en irait au ciel.

[Mon cher François]

Mon cher François, gonacho, modo,
Voilà l'aspect de mon repaire,
Qu'est une bell' maison de pierre
Sur un coteau, sous un coteau

Bon an, mal an, l'été, l'hiver-re
On y entend le bruit de l'eau
Qui dégringole par rouleaux
De pierre en pierre par derrière

Au printemps j'y mets à l'abri
Mon cœur trop mince et ma carcasse.
J'y viens en hiver. L'été j'y

Coule ma vie, cette mélasse !
Et l'automne j'y fais la chasse
Sans grand danger pour les perdrix !

[À part vingt-cinq fleurs]

À part vingt-cinq fleurs qui ont brûlé pendant
le jour le jardin est beau
À part vingt-cinq fleurs qui sont fanées
Et nous partons faire
Une promenade parfaite comme s'il ne manquait rien

Mais nous sentons bien
Malgré la fraîcheur du soir qui se dévoile
Et la parfaite cadence voulue de nos pas
En nous se glisser le poids des fleurs mortes
Se glisser en nous
Vingt-cinq fleurs tombées dans un coin du jardin
Qui font pencher en nous tout le jardin
Qui font chavirer en nous tout le jardin
Crouler tout le jardin.

[Après les plus vieux vertiges]

Après les plus vieux vertiges
 Après les plus longues pentes
 Et les plus lents poisons
 Ton lit certain comme la tombe
 Un jour à midi
 S'ouvrait à nos corps faiblis sur les plages
 Ainsi que la mer.

Après les plus lentes venues
 Les caresses les plus brûlantes
 Après ton corps une colonne
 Bien claire et parfaitement dure
 Mon corps une rivière étendue et dressé pur jusqu'au bord de l'eau.

Entre nous le bonheur indicible
 D'une distance
 Après la clarté du marbre
 Les premiers gestes de nos cris
 Et soudain le poids du sang
 S'écroule en nous comme un naufrage
 Le poids du feu s'abat sur notre coeur perdu

Après le dernier soupir
 Et le feu a chaviré l'ombre sur la terre
 Les amarres de nos bras se détachent
 pour un voyage mortel
 Les liens de nos étreintes tombent d'eux-mêmes
 et s'en vont à la dérive sur notre couche
 Qui s'étend maintenant comme un désert
 Tous les habitants sont morts
 Où nos yeux pâlis ne rencontrent plus rien
 Nos yeux crevés aux prunelles de notre désir
 Avec notre amour évanoui comme une ombre

intolérable
Et nous sentions notre isolement s'élever
comme un mur impossible

Sous le ciel rouge de mes paupières
Les montagnes
Sont des compagnes de mes bras
Et les forêts qui brûlent dans l'ombre
Et les animaux sauvages
Passant aux griffes de tes doigts
Ô mes dents
Et toute la terre mourante étreinte

Puis le sang couvrant la terre
Et les secrets brûlés vifs
Et tous les mystères déchirés
Jusqu'au dernier cri la nuit est rendue

C'est alors qu'elle est venue
Chaque fois
C'est alors qu'elle passait en moi
Chaque fois
Portant mon coeur sur sa tête
Comme une urne restée claire.

[Au lecteur]

Au lecteur, à toi, ces poèmes utilitaires
Que tu comprendras si tu t'y cherches
Qui veut croire qu'une ombre n'est qu'une ombre
Alors que ton cœur est travaillé par l'envie
de toutes possessions

[L'avenir nous met en retard]

L'avenir nous met en retard
 Demain c'est comme hier on n'y peut pas toucher
 On a la vie devant soi comme un boulet lourd
aux talons
 Le vent dans le dos nous écrase le front contre l'air

On se perd pas à pas
 On perd ses pas un à un
 On se perd dans ses pas
 Ce qui s'appelle des pas perdus

Voici la terre sous nos pieds
 Plate comme une grande table
 Seulement on n'en voit pas le bout
 (C'est à cause de nos yeux qui sont mauvais)

On n'en voit pas non plus le dessous
 D'habitude
 Et c'est dommage
 Car il s'y décide des choses capitales
 À propos de nos pieds et de nos pas
 C'est là que se livrent des conciliabules géométriques
 Qui nous ont pour centre et pour lieu
 C'est là que la succession des points devient une ligne
 Une ficelle attachée à nous
 Et que le jeu se fait terriblement pur
 D'une implacable constance dans sa marche
au bout qui est le cercle
 Cette prison.

Vos pieds marchent sur une surface dure
 Sur une surface qui vous porte comme un empereur
 Mais vos pas à travers tombent dans le vide

pas perdus

Font un cercle
 et c'est un point
On les place ici et là, ailleurs,
 à travers vingt rues qui se croisent
Et l'on entend toc toc sur le trottoir
 toujours à la même place
Juste au-dessous de vos pieds

Les pas perdus tombent sous soi dans le vide
 et l'on croit qu'on ne va plus les rencontrer
On croit que le pas perdu c'est donné une fois
 pour toutes perdu une fois pour toutes
Mais c'est une bien drôle de semence
Et qui a sa loi
Ils se placent en cercle et vous regardent avec ironie
Prisonnier des pas perdus.

[Les cheveux châains]

Les cheveux châains en poussière qui sont comme des rêves flous, auréoles sans consistance qui ne sont que comme un cadre.

Les cheveux noirs qui sont comme des serpents onduleux sur l'oreiller et qui semblent vous enlacer, de glissantes tentacules.

Les cheveux roux, mer de feu, sanglants sous la lumière, non pas calmes jamais mais comme l'ardeur de charbons intérieurs, non pas doux mais crispés d'emportement, où nul ne se repose mais où tout brûle.

Vous êtes, châains, les seuls qui sachiez descendre dans la nuque et y mettre votre poussière, comme une chute qui écume en eau éparpillée. Mais les blonds sont le duvet de la peau qui chatouille la langue.

Des cheveux fous et gris qui sont comme des aiguilles dans les mains.

Les larges cheveux noirs aux longues houles qui sont un bercement.

Les cheveux blonds pâles, où le regard se heurte comme le soleil sur l'eau, qui sont comme des ondes claires mais sans transparence.

Les cheveux noirs qui comme la nuit sont sans fond, où plonge le regard jusqu'à l'infini.

Et d'indicibles épouvantes naissent à ces lueurs mouvantes

Tordues au vent rageur qui vente.

[Les cils des arbres]

Les cils des arbres au bord de ce grand oeil de la nuit
Des arbres cils au bord de ce grand oeil la nuit
Les montagnes des grèves autour de ce grand lac calme
le ciel la nuit
Nos chemins en repos maintenant dans leurs creux
Nos champs en reposoir
avec à peine le frisson passager
dans l'herbe de la brise
Nos champs calmement déroulés sur cette profondeur
brune chaude et fraîche de la terre
Et nos forêts ont déroulé leurs cheveux
sur les pentes...

[Le diable, pour ma damnation]

Le diable, pour ma damnation,
 M'a laissé entrevoir la scène
 Par l'ouverture des rideaux.
 Il a, en se jouant de moi,
 Soulevé le bord du voile
 Qui cache la vie.
 Oh ! pas longtemps !
 Juste à peine ce qu'il faut
 Pour me laisser appréhender
 Ce qui est de l'autre côté
 Et aiguïser, et mettre en branle
 La curiosité,
 Cette soif qui noya Ève, notre mère,
 Dans le péché.
 Juste à peine pour entrevoir
 La fascination de la nuit,
 La splendeur du jour éternel
 L'étonnante réalité.
 Juste à peine pour que j'entende
 Le chœur des oiseaux et des fées
 L'harmonie universelle
 De ces couleurs et de ces chants.

.....

Et je reste là dans la salle,
 Les yeux ouverts, les oreilles attentives,
 Affamé, rongé d'attente,
 À mesure que le désespoir grimpe en moi,
 Séché de soif et de cette attention vers la commissure des rideaux, me disant :
 « Est-ce le moment ? voilà ! Les rideaux vont s'écarter. Je vais voir, je vais
 entendre !
 Je vais toucher des yeux la vie !
 Un frisson court dans les rideaux ;

Ils vont s'ouvrir ! Sois attentif ! cela ne durera peut-être qu'une fraction de
 moment, qu'un sourire, un sanglot, qu'un bond !
 Voilà le temps ! le rideau bouge ! »
 Mais rien ! peut-être un courant d'air,
 Un frisson d'air à la surface !
 Et puis, après, quand c'est trop long, vraiment, quand ça n'en finit plus d'être
 fermé, quand on est épuisé jusqu'au bout d'attendre,
 Je dis à mon coeur : « Non, viens-t-en
 Tu sais bien que tout cela est une mystification,
 Un piège, une plaisanterie.
 Tu vois bien, regarde-nous, que nous mourons ici
 Viens-t-en, mon coeur, allons-nous-en ! »
 Mais au moment où mon coeur cède,
 Qu'il n'a plus la force de résister,
 Qu'il est malade, comme exsangue,
 Au moment où le prend le goût de guérir, de sortir, de respirer,
 De s'adoucir, se résigner,
 Voilà que les maudits rideaux
 S'écartent,
 Laissent apercevoir
 Encore le jour, encore la nuit,
 Et laissent s'échapper le chant, une maladie commencée, une aurore qui
 s'avance à peine
 Une lumière qui s'en vient
 Un beau contour qui se précise une danse esquissée...

 Quelle extase ! Nous sommes ivres,
 Mon coeur et moi, nous sommes fous ! Et nous demeurons dans la salle.
 Quoique le voile soit tombé.
 Et nous regardons avidement
 La place maintenant bouchée,
 Le rideau maintenant fermé.
 « Va-t-il s'ouvrir bientôt ? Demain ? »
 Et le diable continue ainsi toujours à cent reprises son manège.
 Je l'entends rire dans les coulisses,
 Et s'amuser de notre mort à petit feu, à mesure qu'il voit surgir la folie au fond
 de nos yeux agrandis
 Il sait bien que nous sommes dupes,

Et c'est son plaisir.

Nous le savons aussi d'ailleurs, mais nous ne voulons pas y croire tout à fait
parce qu'il faudrait renoncer

Et s'en aller

Alors que le voile sera peut-être levé dans un instant, et pour toujours !

[Et j'ai vécu]

Et j'ai vécu en cet écheveau inextricable
Qu'on démêla pour une fugue
Et passé la fugue je reviens tantôt
À cet écheveau inextricable

[Et je prierai ta grâce]

Et je prierai ta grâce de me crucifier
Et de clouer mes pieds à ta montagne sainte
Pour qu'ils ne courent pas sur les routes fermées
Les routes qui s'en vont vertigineusement
De toi
Et que mes bras aussi soient tenus grands ouverts
À l'amour par des clous solides, et mes mains
Mes mains ivres de chair, brûlantes de péché,
Soient, à te regarder, lavées par ta lumière
Et je prierai l'amour de toi, chaîne de feu,
De me bien attacher au bord de ton calvaire
Et de garder toujours mon regard sur ta face
Pendant que reluira par-dessus ta douleur
Ta résurrection et le jour éternel.

[Et maintenant]

Et maintenant quand est-ce que nous avons
 mangé notre joie
 Toutes les autres questions en ce moment ont fermé
 la bouche de leur soif
 Et l'on n'entend plus que celle-là qui reste
 persistante et douloureuse
 Comme un souvenir lointain qui nous déchire jusqu'ici
 Cette promesse et cette espèce d'entrevue avec
 la promesse
 Et maintenant que nous nous sommes déchirés
 un sillon jusqu'ici,
 Jusqu'où nous en sommes
 Cette question nous rejoint
 Et nous emplît de sa voix de désespoir
 Quand est-ce que nous avons mangé notre joie
 Où est-ce que nous avons mangé notre joie
 Qui est-ce qui a mangé notre joie
 Car il y a certainement un traître parmi nous
 Qui s'est assis à notre table quand nous nous sommes
 assis tant que nous sommes
 Tant que nous étions
 Tous ceux qui sont morts de cette espèce de caravane
 qui a passé
 Tous les enfants et les bons animaux de cette journée
 qui sont morts
 Et tous ceux maintenant lourds aux pieds qui continuent
 à s'acheminer dans cette espèce de rêve aux mâchoires fermées
 Et dans cette espèce de désert de la dernière aridité
 Et dans cette lumière retirée derrière un mur
 infranchissable de vide et qui ne sert plus à rien
 Parmi tous ceux qui nous sommes assis
 tant que nous étions et tant que nous sommes
 (Car nous transportons le poids des morts

plus que celui des vivants)
Qui est-ce qui a mangé notre joie parmi nous
Dont ne reste plus que cette espèce de souvenir
 qui nous a déchirés jusqu'ici
Qui est-ce parmi nous que nous avons chacun abrité
Accueilli parmi nous
Retenu parmi nous par une espèce de secrète entente
Ce traître frère que nous avons reconnu pour frère
 et emmené avec nous dans notre voyage d'un
 commun accord
Et protégé d'une complicité commune
Et suivi jusqu'à cette extrémité que notre joie
 a été toute mangée
Sous nos yeux sans regarder
Et qu'il ne reste plus que cette espèce de souvenir
 qui nous a déchirés jusqu'ici
Et cet illusoire désespoir qui achève de crever
 dans son lit.

[Faible oripeau]

Faible oripeau à tous les vents qui nous trahit
 Qu'elle l'assujettisse décidément
 à la forme certaine de nos os clairs.

Mais la douleur fut-elle devancée
 Est-ce que la mort serait venue secrètement
 faire son nid dans nos os mêmes
 Aurait pénétré, corrompu nos os mêmes
 Aurait élu domicile dans la substance même de nos os
 Parmi nos os
 De sorte qu'arrivée là après toute la chair traversée
 Après toutes les épaisseurs traversées
 qu'on lui avait jetées en pâture
 Après toutes ces morsures dans notre chair molle
 et comme engourdie
 La douleur ne trouve pas non plus
 de substance ferme à quoi s'attaquer
 De substance ferme à quoi s'agripper
 d'une poigne ferme
 Densité à percer d'un solide aiguillon
 Un silence solide à chauffer à blanc
 Une sensibilité essentielle et silencieuse
 à torturer sans la détruire

Mais elle ne rejoint encore qu'une surface qui s'effrite
 Un édifice poreux qui se dissout
 Un fantôme qui s'écroule et ne laisse plus que poussière.

[Il nous est arrivé des aventures]

Il nous est arrivé des aventures du bout du monde
 Quand on vient de loin ce n'est pas pour rester là
 (Quand on vient de loin nécessairement
 c'est pour s'en aller)
 Nos regards sont fatigués d'être fauchés
 par les mêmes arbres
 Par la scie contre le ciel des mêmes arbres
 Et nos bras de faucher toujours à la même place.
 Nos pieds n'étaient plus là pour nous attacher
 dans la terre
 Ils nous attiraient tout le corps pour des journées
 à perte de vue.

Il nous est arrivé des départs impérieux
 Depuis le premier jusqu'à n'en plus finir
 À perte de vue dans l'horizon renouvelé
 Qui n'est jamais que cet appel au loin
 qui module le paysage
 Ou cette barrière escarpée
 Qui fouette la rage de notre curiosité
 Et ramasse en nous de son poids
 Le ressort de notre bond

On n'a pas eu trop de neiges à manger
 On n'a pas eu à boire trop de vents et de rafales
 On n'a pas eu trop de glace à porter
 Trop de morts à porter dans des mains de glaçons

Il en est qui n'ont pas pu partir
 Qui n'ont pas eu le courage de vouloir s'en aller
 Qui n'ont pas eu la joie aux yeux d'embrasser l'espace
 Qui n'ont pas eu l'éclair du sang dans les bras de s'étendre
 Ils se sont endormis sur des bancs

On n'a rien à dire et l'on n'entend pas de voix
d'un compagnon.

[J'avais son bras]

J'avais son bras d'eau fraîche autour de mon cou
Et la brûlure de son ventre sous mon épaule
Et ma tête était portée sur le spasme misérable
de son corps
Roulée sur cette suffocation misérable
Sur cette respiration malade
Et dans mes yeux qu'on ne peut fermer
L'horreur d'un plafond bas et blanc
Et cependant autour de mon cou
Son bras incroyable restait d'eau fraîche

[Le jour, les hymnes]

Le jour, les hymnes furent pauvres

Il leur a fallu le crépuscule, la venue de la nuit

Nos chemins
 Nos champs
 Nos forêts
 Nos montagnes

La terre est en repos
 Sa respiration n'a plus besoin de voix pour chanter
 Les montagnes des grèves autour de ce grand lac calme le ciel la nuit
 Les arbres cils au bord de ce grand oeil la nuit

Les hymnes n'ont jamais été si pauvres
 Que durant cette journée où nous avons cherché
 la terre à nous désâmer
 Où nous avons tant recherché notre reflet fantôme la terre
 Nous n'avons jamais été tant et si mal blessés
 Que par ce soleil étranger dans le ciel que nous n'avons pas créé
 Que par ce soleil qu'il a fait que nous n'avons pas créé
 Les hymnes n'ont jamais été si pauvres si délaissées
 Que ce jour où nous avons voulu prendre le soleil
 à témoin de notre lumière

Et lorsque nous sortons la tête de sous notre toit
 nous voyons
 La nuit d'un seul grand oeil immense
 (le ciel) regarder la terre
 Comme une grande femme en repos
 la terre respirante qui dort

Nous sommes-nous agités suffisamment cette journée

Avons-nous assez promené l'anxiété de notre soif
dans la journée

Avons-nous assez recherché la terre fantôme

Avons-nous assez cru assez douté

Le soleil nous a-t-il fait assez de mal, assez de bien

Les hymnes pendant ce temps ont été pauvres

Il leur a fallu maintenant cette heure depuis le crépuscule

Quand l'horizon est monté s'étendre au bord du ciel comme
un bon chien

Et puis petit à petit toute la terre s'est étendue dans sa
vallée pour s'endormir

Toute la terre s'est détendue avec ses épaules
et ses vallées

Et sa respiration maintenant n'a plus besoin
de voix pour chanter

[Leur cœur est ailleurs]

Leur coeur est ailleurs
 Au ciel peut-être
 Elles errent ici en attendant
 Mon coeur est parmi d'autres astres parti
 Loin d'ici
 Et sillonne la nuit d'un cri que je n'entends pas
 Quel drame peut-être se joue au loin d'ici ?
 Je n'en veux rien savoir
 Je préfère être un jeune mort étendu
 Je préfère avoir tout perdu.

Pour chapeau le firmament
 Pour monture la terre
 Il s'agit maintenant
 De savoir quel voyage nous allons faire
 Je préfère avoir tout perdu
 Je préfère être un jeune mort étendu
 Sous un plafond silencieux
 À la lumière longue et sans heurt de la veilleuse
 Ou peut-être au profond de la mer
 Dans une clarté glauque qui s'efface
 Durant un long temps sans heures et sans lendemain
 De belles jeunes mortes, calmes et soupirantes
 Glisseront dans mes yeux leurs formes déjà lointaines
 Après avoir baisé ma bouche sans un cri
 Avoir accompagné les rêves de mes mains
 Aux courbes sereines de leurs épaules
 et de leurs hanches
 Après la compagnie sans cri de leur tendresse
 Ayant vu s'approcher leur forme sans espoir
 Je verrai s'éloigner leur ombre sans douleur...

[Mon dessein]

Mon dessein n'est pas un très bel édifice
bien vaste, solide et parfait
Mais plutôt de sortir en plein air

Il y a les plantes, l'air et les oiseaux
Il y a la lumière et ses roseaux
Il y a l'eau
Il y a dans l'eau, dans l'air et sur la terre
Toutes sortes de choses et d'animaux
Il ne s'agit pas de les nommer, il y en a trop
Mais chacun sait qu'il y en a tant et plus
Et que chacun est différent, unique
On n'a pas vu deux fois le même rayon
Tomber de la même façon dans la même eau
De la fontaine

Chacun est unique et seul

Moi j'en prends un ici
J'en prends un là
Et je les mets ensemble pour qu'ils se tiennent compagnie

Ça n'est pas la fin de la nuit,
Ça n'est pas la fin du monde !
C'est moi.

[Nous avons trop pris garde]

Nous avons trop pris garde à cet enfant qui est venu avec nous
Qui nous a été donné, qui est venu avec nous
Nous avons été pour lui des parents trop faibles pleins de complaisances
Et nous avons fait notre malheur avec notre faiblesse pour lui
Il est vrai qu'il fut toujours frêle et qu'un peu de rudesse
L'aurait peut-être tué
Mais c'eût encore été préférable à notre malheur à présent.
À présent qu'il nous a fait vieillir et blessés jusqu'à cette profondeur
À force de nous quitter et nous laisser longtemps sans nouvelles
À force de s'en aller au moment où nous allions presque l'oublier et guérir
Maintenant nous le voyons encore passer dans le village
Dans le soleil qui commence un peu plus loin de ce côté
Il lui arrive de passer encore avec ses yeux
Avec son pas et son sourire dans sa fraîcheur il n'a pas changé
Mais notre lassitude nous retient maintenant de vouloir le retenir,
De vouloir le rejoindre et de le choyer
Et nous le regardons aller, sans espoir.
Je veux bien croire qu'il fut un ange
Mais la terre que nous lui avons offerte n'est pas suffisante.

Dans le silence de l'ombre déserte

On passe en voyage au soleil
 On est un passage vêtu de lumière
 Avec notre ombre à nos troussees comme un chacal
 Qui mange à mesure notre mort

Avec notre ombre à nos troussees comme une absence
 Qui boit à mesure notre lumière

Avec notre absence à nos troussees comme une fosse
 Un trou dans la lumière sur la route
 Qui avale notre passage comme l'oubli.

On s'est tous réunis dans le milieu du temps
 On a tout réuni dans le milieu de l'espace
 Bien moins loin du paradis que d'habitude
 On s'est tous réunis pour une grande fête
 Et l'on a demandé à Dieu le Père et Jésus-Christ
 Et au Saint-Esprit qui est la Troisième Personne
 On leur a demandé d'ouvrir un peu le Paradis
 De se pencher et de regarder
 Voir s'ils reconnaissaient un peu le monde
 Si cela ressemblait un peu à l'idée qu'ils en ont
 Si ce n'était pas bien admirable ce qu'ils en ont fait

Ceux qui sont venus avec une âme du bon Dieu
 Avec des yeux du bon Dieu
 Pour faire un bouquet pur avec le monde

Ils ont tout resacré les mots qu'on avait foutus
 Ils ont tout retrouvé les voix qu'on avait perdues
 Ils ont rejoint le vent avec son chant
 Ils ont ramassé l'arbre qu'on a vu
 Ils sont allés glaner dans les limbes
 La paille d'or des moments inaltérables
 Qui sont une fois nés ici comme une musique étrangère
 Mais qui n'ont pas voulu mourir

Bondir de leur lumière hors du temps
 Mais qui n'avaient pas trouvé leur repos

La parfaite offrande de leur corps pour l'éternité
 Et qui restent en suspens sous la garde des anges suspendus

Voilà qu'ils sont venus nous ont reconnus
 Et leur reconnaissance nous a lavés
 Voilà qu'ils ont reconnu tout le monde
 Et ils nous ont offert le monde reconnaissable

Alors quand ils ont eu lavé toutes les choses de la terre
 Et que leurs yeux ont eu fait la terre un jardin-pré
 Un pré de fleurs avec la présence de tout le ciel au-dessous
 Quand ils ont eu ramassé tout ce qui était perdu
 Toutes les choses délaissées
 Quand ils ont eu lavé tout ce qui fut sali

La terre était dans l'ombre et mangeait ses péchés ;
 On était à s'aimer comme des bêtes féroces
 La chair hurlait partout comme une damnée
 Et des coups contre nous et des coups entre nous
 Résonnaient dans la surdité du temps qui s'épaissit

Voilà qu'ils sont venus avec leur âme du bon Dieu
 Voilà qu'ils sont venus avec le matin de leurs yeux
 Leurs yeux pour nous se sont ouverts comme une aurore
 Voilà que leur amour a toute lavé notre chair
 Ils ont fait de toute la terre un jardin pré
 Un pré de fleurs pour la visite de la lumière
 De fleurs pour la présence de tout le ciel dessus

Ils ont bu toute la terre comme une onde
 Ils ont mangé toute la terre avec leurs yeux
 Ils ont retrouvé toutes les voix que les gens ont perdues
 Ils ont recueilli tous les mots qu'on avait foutus

Le temps marche à nos talons

Dans l'ombre qu'on fait sur le chemin
Tous ceux-là, le temps et l'ombre sont venus
Ils ont égrené notre vie à nos talons
Et voilà que les hommes s'en vont en s'effritant
Les pas de leur passage sont perdus sans retour
Les plus belles présences ont été mangées
Les plus purs éclats furent effacés
Et l'on croit entendre les pas du soir derrière soi
Qui s'avance pour nous ravir toutes nos compagnies
S'en vient tout éteindre le monde à nos yeux
Qui vient effacer en cercle tout le monde
Vient dépeupler la terre à nos regards
Nous refouler au haut d'un rocher comme le déluge
Et nous prendre au piège d'une solitude définitive
Nous déposséder de tout l'univers

Mais voilà que sont venus ceux qu'on attendait
Voilà qu'ils sont venus avec leur âme du bon Dieu
Leurs yeux du bon Dieu
Qu'ils sont venus avec les filets de leurs mains
Le piège merveilleux de leurs yeux pour filets
Ils sont venus par derrière le temps et l'ombre
Aux troussees de l'ombre et du temps
Ils ont tout ramassé ce qu'on avait laissé tomber.

Poids et mesures

Il ne s'agit pas de tirer les choses par les cheveux
 D'attacher par les cheveux une femme
 à la queue d'un cheval
 D'empiler des morts à la queue-leu-leu
 Au fil de l'épée, au fil du temps.

On peut s'amuser à faire des noeuds
 avec des lignes parallèles
 C'est un divertissement un peu métaphysique
 L'absurde n'étant pas réduit à loger au nez de Cyrano
 Mais en regardant cela la tête à l'envers
 On aperçoit des évocations d'autres mondes
 On aperçoit des cassures dans notre monde
 qui font des trous

On peut être fâché de voir des trous dans notre monde
 On peut être scandalisé par un bas percé un gilet
 un gant percé qui laisse voir un doigt
 On peut exiger que tout soit rapiécé

Mais un trou dans notre monde c'est déjà quelque chose
 Pourvu qu'on s'accroche dedans les pieds
 et qu'on y tombe
 La tête et qu'on y tombe la tête la première
 Cela permet de voguer et même de revenir
 Cela peut libérer de mesurer le monde à pied,
 pied à pied.

[Quitte le monticule]

Quitte le monticule impossible au milieu
 Et le manteau gardant le silence des os
 Et la grappe du coeur enfin désespéré
 Où pourra maintenant s'incruster cette croix
 À la place du glaive acide du dépit
 À l'endroit pratiqué par le couteau fixé
 Dont le manche remue un mal encore aigu
 Chaque fois que ta main se retourne vers toi
 Où s'incruste la croix avec ses bras de fer
 Comme le fer qu'on cloue à l'écorce d'un arbre
 Qui blesse la surface, mais la cicatrice
 De l'écorce bientôt le submerge et le couvre
 Et plus tard le fil dur qui blessait la surface
 On le voit assuré au bon centre du tronc
 C'est ainsi que la croix sera faite en ton coeur
 Et la tête et les bras et les pieds qui dépassent
 Avec le Christ dessus et nos minces douleurs.

Quitte le monticule impossible au milieu
 Place-toi désormais aux limites du lieu
 Avec tout le pays derrière tes épaules
 Et plus rien devant toi que ce pas à parfaire
 Le pôle repéré par l'espoir praticable
 Et le coeur aimanté par le fer de la croix.

Mon coeur cette pierre qui pèse en moi
 Mon coeur pétrifié par ce stérile arrêt
 Et regard retourné vers les feux de la ville
 Et l'envie attardée aux cendres des regrets
 Et les regrets perdus vers les pays possibles

Ramène ton manteau, pèlerin sans espoir
 Ramène ton manteau contre tes os

Rabats tes bras épars de bonheurs désertés

Ramène le manteau de ta pauvreté contre tes os
Et la grappe séchée de ton coeur pour noyau
Laisse un autre à présent en attendrir la peau

Quitte le monticule impossible au milieu
D'un pays dérisoire et dont tu fis le lieu
De l'affût au secret à surprendre de nuit
Au secret d'un mirage où désarter l'ennui.

Regards de pitié

– Nous avons mis à mort la pitié
Nous ne pouvons pas qu'elle soit
Nous sommes les orgueilleux
Nous nions les regards de pitié.

– Nous sommes les regards de pitié
Nous ne pouvons pas ne pas être sur terre
les regards de pitié.

Réponse à des critiques

La vie n'est pas drôle on se connaît
On n'avale pas de l'air pendant vingt ans sans roter à la fin.
On n'est pas tous bien habité comme un estomac satisfait
Avec des présences en dedans bien au chaud
On n'est souvent qu'une bouche ouverte par la faim
Bouche ouverte comme une ouverture dans un mur
On ne sait pas bien si l'on entre ou si l'on sort
De quel côté est dedans ou dehors
Des deux côtés on est happé par le vide

[Un bon coup de guillotine]

Un bon coup de guillotine
Pour accentuer les distances

Je place ma tête sur la cheminée
Et le reste vaque à ses affaires

Mes pieds s'en vont à leurs voyages
Mes mains à leurs pauvres ouvrages

Sur la console de la cheminée
Ma tête a l'air d'être en vacances

Un sourire est sur ma bouche
Tel que si je venais de naître

Mon regard passe, calme et léger
Ainsi qu'une âme délivrée

On dirait que j'ai perdu la mémoire
Et cela fait une douce tête de fou.

Cet ouvrage est le 71^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.